

la rupture de son mariage... on entre franchement, résolument, les yeux fermés, dans une association qui, après tout, ne désire que son bonheur, en échange de quelques légers services.

Et Venture sortit.

Pendant une heure, madame Malassis demeura courbée sous le poids de ses iniquités passées, se demandant comment un infernal génie avait pu reconstituer ainsi toute sa vie pour s'en faire une arme terrible; puis elle chercha à deviner ce qu'on attendait, ce qu'on pouvait attendre d'elle...

Et puis, nous l'avons dit déjà, comme elle touchait à l'âge de l'ambition, à cet âge mûr où certaines femmes deviennent impitoyables et se résolvent à fouler le monde sous leurs pieds si ce peut être une action utile à leur égoïsme, elle sonna et dit à Venture, qui se représenta :

— Parlez... Je suis prête à vous écouter... à vous... obéir...

Et la femme altière baissa la tête et s'humilia devant ce laquais.

Que se passa-t-il alors entre elle et lui ? Nul ne le sait.

Mais, dès le lendemain, le soleil était revenu aux lèvres de la belle veuve, son regard était calme; elle était sûre, désormais, d'épouser le duc de Château-Mailly, et Venture était redevenu le plus respectueux des intendants.

Chaque jour, madame Malassis sortait comme à l'ordinaire et s'en allait rue Fléchier.

Quelquefois même, son intendant portait à M. Arthur un petit billet ambré, écrit de la belle main de sa maîtresse.

Les choses en étaient là lorsque la marquise Van-Hop, sur une craintive indication de madame Malassis, était accourue chez elle, y avait grièvement blessé le matin, et s'était évanouie sous le coup de cette fondroyante nouvelle.

La marquise évanouie, la veuve sonna; Venture accourut et aida sa maîtresse à porter madame Van-Hop sur le sofa.

Alors madame Malassis lui fit respirer des sels, lui prodigua mille soins, et au moment où elle rouvrait les yeux, elle congédia Venture, qui s'esquiva sans bruit.

— Ah ! murmura la marquise en promenant autour d'elle un regard étonné, que s'est-il passé mon Dieu ?

— Rien, chère amie, absolument rien, répondit madame Malassis. Vous vous êtes trouvée mal... une syncope, voilà tout.

Et comme la marquise, horriblement pâle, se souvenait et se sentait étreinte par une angoisse indicible, madame Malassis se hâta d'ajouter :

— Rassurez-vous, du reste, dit-elle, rassurez-vous, ma bonne, ma chère marquise, sa blessure n'est point mortelle... on le sauvera.

Madame Van-Hop jeta un cri... un cri de joie imprudente et folle.

Et puis, tout à coup, elle s'aperçut qu'elle avait livré son secret; elle devina que déjà une autre âme que la sienne avait deviné les tortures inouïes de son âme; et la pure et chaste femme, l'innocente victime des trahisons du hasard et de l'infernale malice des hommes, se prit à rougir et à balbutier.

Elle courba le front comme un criminel qui fait l'aveu de son forfait, et, dans un premier élan de douleur, elle murmura :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! je suis perdue !

Mais alors aussi madame Malassis, qui sans doute avait prévu ce désespoir, cette honte anticipée de la femme vertueuse qui croit être déjà coupable; madame Malassis, qui avait étudié consciencieusement ce rôle, s'agenouilla devant elle, prit ses deux mains dans les siennes, la regarda avec une indicible expression d'indulgence et de dévouement, disant :

— Je n'étais que votre amie, voulez-vous que je sois votre sœur ?

La marquise ne répondit pas, mais elle pressa convulsivement les mains de la veuve, et, dans cette étreinte, celle-ci devint que la créole altière, la femme sans reproche et qui pouvait marcher le front levé, avait désormais le cœur troublé. Le gouffre s'était entr'ouvert,

XXI

L'histoire que nous racontons est multiple.

Elle renferme un grand nombre de personnages et se compose d'événements si divers, que nous sommes obligés de quitter tour à tour chacun de nos héros.

Abandonnons donc un moment la marquise Van-Hop, madame Malassis et les combinaisons machiavéliques de sir Williams, pour revoir une des héroïnes de notre dernier épisode, mademoiselle Hermine de Beaupréau, devenue madame Fernand Rocher.

On s'en souvient, Fernand avait laissé sa femme au bal, sous la garde de son beau-père, M. de Beaupréau, et il était sorti pour aller se battre avec le vicomte de Cambollh.

On sait ce qui lui advint pendant les huit jours qui suivirent.

Quant à madame Rocher, elle était entrée chez elle, rue d'Isly, vers quatre ou cinq heures du matin, persuadée qu'elle avait été devancée par son mari.

Hermine se trompait.

Ses gens lui apprirent que Fernand n'avait point paru à l'hôtel.

Mais, en quittant sa femme, M. Rocher n'avait-il pas dit qu'il était question d'une bonne œuvre ?

Ceci rassura pleinement la jeune femme, et, un peu fatiguée du bal, elle se mit au lit et ne tarda point à s'endormir.

Quand il fit jour chez elle, lorsque sa femme de chambre entra, le lendemain vers midi, Hermine se retrouva seule et pensa d'abord que son mari n'avait point voulu l'éveiller et avait couché dans son appartement particulier.

La femme de chambre, interrogée, répondit que monsieur n'était point rentré.

Hermine se leva en hâte, et, inquiète de cette disparition, elle courut chez son père.

— Mon père, lui dit-elle, Fernand vous a-t-il dit où il allait, hier au soir ?

— Oui, répondit le Beaupréau avec ce sourire bonhomme qui trahissait chez lui un commencement d'idiotisme.

— Où allait-il ?

— Faire une bonne action.

— A Paris ?

— Non, hors de Paris.

Depuis quatre années qu'ils étaient unis, c'était la première fois que Fernand passait la nuit hors du domicile conjugal. C'était étrange.

La journée s'écoula pour madame Rocher dans une inexprimable angoisse :

Le soir vint, Fernand ne parut pas. Alors la jeune femme commença à se livrer aux plus noirs pressentiments.

Et tout à coup elle se souvint...

Elle se souvint que son mari avait quitté ce bal de la marquise en compagnie de deux ou trois hommes, et soudain le mot de duel sembla résonner à ses oreilles;

— Mon Dieu ! dit-elle à sa mère, Fernand a été battu... on me l'a tué, peut-être... Mon Dieu ! mon Dieu !

Madame de Beaupréau, la sainte femme, l'âme forte, tout en partageant les inquiétudes de sa fille, repoussa d'abord cette pensée que Fernand avait quitté le bal pour aller se battre.

D'abord, Fernand était un homme doux, inoffensif, toujours prêt à s'effacer.

Ensuite, il était peu probable que, chez la marquise Van-Hop, dans le meilleur monde, un homme raisonnable comme l'était Fernand pût avoir une querelle.

Puis, en admettant cette dernière hypothèse, était-ce bien à deux heures du matin que pouvait avoir lieu une rencontre ? Enfin, au cas où cette rencontre aurait eu lieu, Fernand ne serait-il pas revenu mort ou vivant chez lui ?

Un homme tué en duel est toujours rapporté à son domicile,